



LE OUINEDIGO OU LE BRAILLARD DE LA RIVIERE DU MOINE



A cognée du bûcheron a fait de grandes éclaircies dans nos forêts du Nord, et celles traversées par la rivière Du Moine, en haut de l'Outaouais, n'ont pas été épargnées plus que les autres, mais, il y a un demi-siècle, elles étaient à peu près vierges. C'est vers ce temps-là que remonte mon histoire, alors que, sauf le passage du chasseur ou la présence d'un colon, ici et là, cette vaste solitude n'était troublée que par ses hôtes sauvages.

C'est à cette époque que des Iroquois, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, remontant la rivière Du Moine à six ou sept milles de son embouchure, virent ou crurent voir sur les bords du bois, à la tête de la chute Ryan, un monstre ayant la tête d'un ours et deux fois la grandeur d'un homme. Peu après cette apparition, une violente tempête sévit, et, des Iroquois qui s'étaient réfugiés sous des arbres, deux furent tués par la foudre qui éclata pendant l'orage. Un autre mourut subitement à la halte suivante.

Le sauvage est naturellement superstitieux, et, comme ce furent ceux qui avaient vu le *mauvais esprit* qui moururent, il n'en fallait pas plus pour que ces pauvres enfants des bois attribuassent à celui-ci leurs malheurs.

Durant la tempête, le vent qui soufflait violemment faisait gémir les arbres. C'est probablement pourquoi ils appelèrent le monstre : Ouinedigo, le mauvais esprit du vent ; ceux qui le voyaient étaient punis de mort.

Jamais plus les sauvages ne s'aventurèrent par là quand il y avait apparence de mauvais temps, car ils craignaient alors de voir le Ouinedigo sortir de son repaire, et jamais depuis un sauvage n'a établi son wigwam dans le voisinage de ce lieu redouté.

Un matin de juin, — disons en 1840, car c'est à peu près cela, — deux chasseurs canadiens, Pierre Dubois et Jean Portelance, s'étaient établis à sept milles au nord de la chute Ryan, sur le cours principal de la rivière. Le soleil venait de paraître à l'Orient, et ses rayons brillants dorèrent la nature. La gent emplumée en saluait le retour par de gais gazouillements, et les fleurs des bois, les feuilles et les herbes perlaient des larmes de joie en sentant de nouveau la chaleur de l'astre du jour parcourir toutes leurs fibres. Nos deux Canadiens aspiraient avec volupté l'air frais et parfumé du matin, et, mis en gaité par la beauté du jour, chantaient des fragments de vieilles chansons canadiennes. Dubois bourrait le fourneau de sa pipe avec du tabac canadien avant de partir pour aller examiner leurs pièges tendus non loin de là, tandis que son confrère fourbissait les canons de leurs fusils, et qu'il les rendait très luisants. Dubois allumait sa pipe quand un Iroquois se présenta devant eux, portant sur son épaule un gros paquet. C'était des peaux de castors et autres, qu'il allait vendre en bas de l'Outaouais, et si ses frères, les visages pâles, voulaient les acheter, il les leur céderait à très bon marché. On examina les peaux, on les critiqua, et l'on en débattit le prix. Dubois et Portelance firent une bonne affaire et s'en frottaient les mains de contentement, mais s'ils avaient vu le sourire malicieux du sauvage à ce moment, ils n'auraient rien conclu avec lui.

Ses peaux vendues, le sauvage s'éloigna et disparut bientôt sous bois, se dirigeant vers l'Outaouais.

Dubois partit alors pour aller examiner ses pièges.

Portelance ayant fini de fourbir un des fusils, le chargea, l'armora, et l'appuya contre un arbre à sa droite. Pendant qu'il donnait les mêmes soins au fusil de Dubois, un bruit de pas, au-delà du bosquet le plus voisin, lui fit relever la tête.

— Dubois revient bien vite, se dit-il, aurait-il trouvé quelque gros gibier pris au piège, et dont il ne peut venir à bout sans son fusil, ou sans mon aide ?

Mais quel ne fut pas son étonnement en voyant apparaître au détour du bosquet huit sauvages algonquins, dont il reconnut le chef.

— Bonjour, Plume d'Aigle ! Qu'est-ce qui vous amène par ici, tous ensemble ? Quelque chose de sérieux ?

— En effet, c'est cela. Mon frère a vu passer, tout à l'heure, un Iroquois, car ces traces, encore toutes fraîches, nous le disent, mais nous dira-t-il dans quelle direction il allait ?

— Oui. Il se dirigeait vers l'Outaouais, c'est-à-dire vers le sud.

— Bon ; merci, mon frère.

— Mais, arrêtez donc ! Vous êtes bien pressés ? Que vous a-t-il fait, l'Iroquois ?

Comme il leur adressait cette question, un des Algonquins, lâcha un cri joyeux, et entra précipitamment dans la hutte de nos deux chasseurs pour en sortir presque aussitôt portant dans ses bras le paquet en question. Tous les sauvages jetèrent un grand cri.

Portelance s'avança vivement vers le chef, et lui dit :

— Plume d'Aigle, que veut dire ceci ?

— Ces peaux-là, mon frère, nous ont été volées par le mauvais sauvage, l'Iroquois !

— Oui, mais ces peaux-là sont à moi. Je les ai achetées de bonne foi et je n'entends pas me les faire enlever ainsi. Si vous avez quelque démêlé avec l'Iroquois, je ne veux pas en souffrir. Courez après lui, rattrapez-le, et si vous me rapportez mon argent, alors nous nous arrangerons.

— Nous allons courir après le mauvais sauvage, mais nous emporterons les peaux aussi. Si nous rattrapons ton argent, tu l'auras aussitôt, mais les peaux sont à nous, car elles nous ont été volées, et nous les emportons.

Et il fit signe à un des sauvages de les mettre sur son épaule.

— Pas du tout. Et le premier qui met la main dessus aura affaire à moi.

— Ah !

— Oui, c'est comme ça !

Il fit un pas en arrière et leva son fusil vers le groupe.

— Ecoute, frère blanc, nous ne te voulons pas de mal, mais si tu nous forces la main, tu en subiras les conséquences.

En même temps, un tomahawk habilement lancé par un des Algonquins vint frapper le fusil de Portelance et le fit presque tomber de ses mains. Aussitôt les sauvages se ruèrent sur notre Canadien, comme une avalanche. Comprenant qu'il n'aurait pas le temps d'épauler son arme, il fit feu deux fois au hasard, ses deux coups se suivirent comme l'écho l'un de l'autre.

C'était là un signal convenu entre lui et Dubois pour annoncer qu'un danger les menaçait, et avertir d'être circonspect, afin de ne pas tomber dans un piège.

De ses deux coups de feu, Portelance tua un des Peaux-Rouges, et en blessa un autre. Puis il bondit au milieu d'eux, son couteau de chasse à la main. Les sauvages surpris de cette attaque brusque et inattendue s'arrêtèrent pendant quelques secondes. Portelance en profita pour sauter sur la cause de tout ce trouble, les pelleteries, et disparut sous bois.

A soixante-quinze mètres une balle bien dirigée l'atteignit et le blessa grièvement à la jambe. Il tomba, essaya de se relever, mais sa blessure le faisant trop souffrir, il dut s'asseoir sur le gazon. Cinq minutes plus tard, tout en se défendant de son mieux, il fut fait prisonnier, et garrotté.

Deux des sauvages partirent alors à la poursuite du voleur iroquois. Les autres retournèrent au campement de nos Canadiens, avec Portelance.

Le sauvage mort et le blessé devaient être ven-

gés. Portelance le comprenait, mais avant que son sort ne fût décidé, il espérait être délivré par son compagnon.

Dubois en entendant les deux coups de feu, comprit tout de suite le signal d'un danger imminent. Il se dirigea aussitôt vers le campement, inquiet, car il ne pouvait concevoir un danger très sérieux dans cette partie du pays, éloignés qu'ils étaient du village sauvage le plus voisin, et sachant son ami capable de se défendre contre un animal sauvage, dont le plus formidable serait l'ours. Un troisième coup de feu lui fit hâter le pas. Il arriva sur la lisière du bois au moment où les sauvages s'emparaient de Portelance. N'ayant à sa ceinture que son couteau de chasse et un pistolet, il ne pouvait entreprendre ouvertement la délivrance de celui-ci ; il fallait agir avec prudence et ruse. Il s'approcha du campement d'aussi près que possible afin de s'assurer quels étaient les projets des sauvages envers Portelance. Il le comprit bientôt et son plan fut vite arrêté pour sauver son ami. Il s'éloigna sans être vu, dans la direction de la chute Ryan.

Les sauvages abattirent deux arbres et les dépouillèrent de leurs branches. Ils attachèrent ensemble les deux troncs, qui pouvaient avoir neuf pieds de long et un pied de diamètre chacun, et les poussèrent à l'eau. Ils y attachèrent l'infortuné Portelance et poussèrent au loin le petit radeau qui, bientôt entraîné par le courant de cette petite rivière, descendit avec une vitesse de sept milles à l'heure.

Dans une heure donc, si Dubois ne le sauvait pas, il serait perdu, car il serait infailliblement broyé et déchiré sur les roches aiguës de la chute Ryan.

Les sauvages trottaient le long de la rivière, et quand le radeau descendait un rapide et que Portelance disparaissait sous l'écume de l'eau bouillonnante, ils riaient bestialement. Deux d'entre eux suivaient Portelance dans la pirogue de nos chasseurs, au fond de laquelle ils avaient placé les peaux et les deux fusils des Canadiens. C'était beau de voir avec quelle dextérité merveilleuse ils manœuvraient dans les rapides. Parfois leur embarcation semblait courir sur une roche, où la faible écorce de bouleau dont le canot était formé se serait déchirée en lambeaux, mais un coup de pagaie habilement donné évitait le danger.

Cependant, le malheureux Portelance, rudement secoué et ballotté chaque fois que son radeau frappait sur une roche, éprouvait de grandes tortures. Ses liens lui coupaient les poignets et le sang qui s'échappait de sa blessure l'affaiblissait à tel point qu'il pensait expirer avant d'arriver à la chute. Quand il le pouvait, il regardait sur les deux rives, les interrogeait du regard, cherchant un signe de son ami, qu'il n'avait pas encore revu, afin de se donner quelque espoir, mais ses yeux ne lui montraient que les diables rouges, gambadant, courant et criant, et la même nature belle et riante du matin.

Le dernier rapide est franchi. La chute Ryan est en vue. Le supplice de Portelance achève ; son agonie morale et physique est presque terminée. Les deux sauvages du canot s'approchent alors du radeau et l'arrêtent au milieu de la rivière, pendant que leurs frères descendent en courant la côte qui mène au bas de la chute. Ils veulent voir le plongeur que fera le chasseur blanc, ils veulent le voir se frapper et se briser sur les roches aiguës en bas du précipice.

Les sauvages ont à peine disparu derrière la crête de la côte, que les broussailles de la rive nord s'entr'ouvrent et donnent passage à un corps humain. C'est Dubois, qui plonge aussitôt silencieusement dans la rivière et nage entre deux eaux vers l'embarcation. Quand il émerge de l'eau, il est sous la poupe du canot, son couteau de chasse entre les dents. Il se soulève hors de l'onde autant qu'il peut et frappe le sauvage de la poupe dans le dos, vis-à-vis le cœur. Celui-ci, sans un cri, s'affaisse lourdement dans le canot. Le sauvage à la proue, qui retenait le radeau, tourne la tête pour voir ce que fait son compagnon. Dubois arrivait justement, la main tendue ; il le saisit à la gorge. Alors une lutte terrible commence entre eux, mais elle devait être courte, car le radeau, de nouveau abandonné à lui-même, commençait à des-